This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

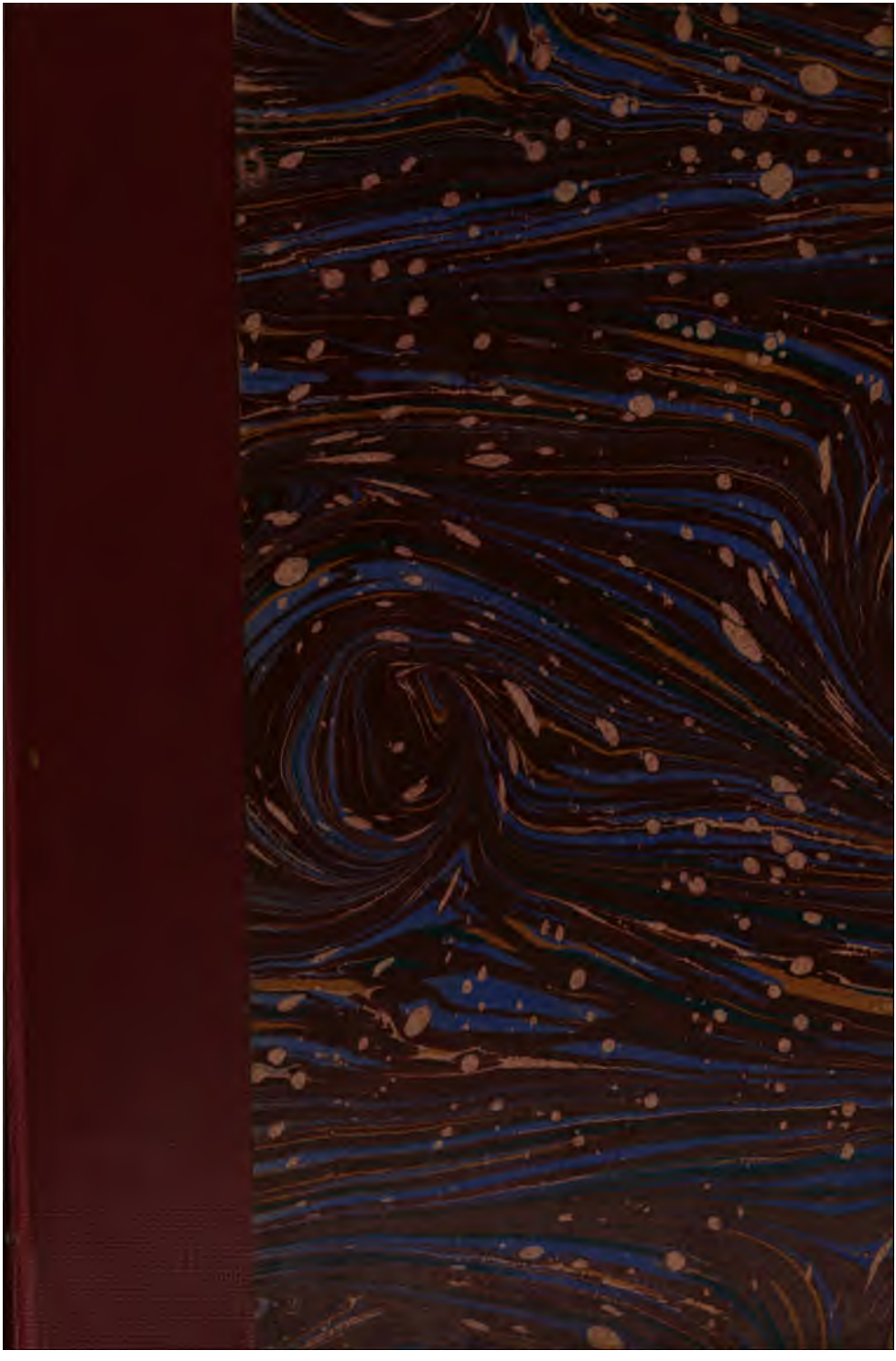
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr III B. 1085

PICAROS ET DIEGO,

OPÉRA BOUFFON EN UN ACTE,

PAR M. EMMANUEL DUPATY;

MUSIQUE DE M. DALEYRAC;

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE EN L'AN IX, REPRIS EN JANVIER 1808.

PRIX : 1 fr. 20 c.

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, n° 10, au coin de celle Saint-Honoré.

1808.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
NUGUEZ, maître-d'hôtel.....	Tous parens.	M. Chenard.
DELLA SPADA, maître d'armes.		M. Juliet.
JULIO, peintre en bâtimens.....		M. Moreau.
LOPEZ, écrivain public.....		M. St. Aubin.
JAGO, serrurier.		
VALCOS, pâtissier.		
TORRÈS, rôtisseur.		
AMBROSIO, tapissier.		
FRANCISCO, garçon de cuisine.		
DONA BARBA, lingère.....		Mme Gonthier.
FLORETTA, jeune couturière.		Mme
DIEGO, ancien garçon de magasin chez un mercier, parent de la famille, et sous le nom de don Belflor.....		M. Elleviou.
PICAROS, ancien barbier-chirurgien, sous le nom de don Alvarès.....		M. Martin.

La scène se passe dans le vestibule de l'hôtel de don Gusman d'Alcantaras, Grand d'Espagne, à Barcelonne.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

PICAROS ET DIEGO.

Le Théâtre représente le vestibule d'un grand hôtel; des banquettes et un poêle sont dans le fond.

SCENE PREMIERE.

Tous les personnages en dehors, dans l'intérieur de la maison.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FLORETTA, *appelant.*

Monsieur Nugnez?..

NUGUEZ, *de même.*

Della Spada?...

LOPEZ.

Venez!...

DELLA SPADA.

J'y cours!...

FLORETTA.

Lopez?

LOPEZ.

Holà!...

DONA BARBA.

Vascos?...

DELLA SPADA.

Torrez?....

NUGUEZ.

On vous attend.

DONA BARBA.

Iago!... Floretta!...

FLORETTA.

Dans l'instant.

TOUS, *de différens côtés.*

Patience, on monte, on descend.

SCENE II.

FLORETTA, *entrant seule.*

Pourquoi crier comme cela?

(*Elle va à la porte du fond.*)

Mais on y va;
Oui, l'on y va.

(*Elle revient sur le devant de la scène.*)

Il faut que ce soit, quand j'y pense,
Affaire de grande importance;
Et, je l'avouerai sans détours,
Je n'y devine rien encore;
Fille pourtant comprend toujours
Quelque chose à ce qu'elle ignore.

SCENE III.

FLORETTA, LOPEZ.

LOPEZ, *entrant.*

C'est ici notre rendez-vous.

FLORETTA.

Le vestibule un rendez-vous?
Pour des artistes comme nous,
Est-ce le lieu d'un rendez-vous?

LOPEZ.

Notre ami Nuguez en courroux
Rassemble la famille entière.

FLORETTA.

C'est donc pour quelque grande affaire?

SCENE IV.

FLORETTA, LOPEZ, NUGUEZ, DELLA SPADA, DONA BARBA, JAGO, TORRES, *entrent successivement.*

NUGUEZ.

Nous les tenons, nous les tenons!

FLORETTA.

Qui tenez-vous donc?

NUGUEZ.

Deux fripons?
Mes amis, nous vous apprendrons!...

DONA BARBA.

Est-on là tous?

TOUS.

Nous voilà tous.

DONA BARBA.

Approchez tous.

TOUS.

Expliquez-vous!

DONA BARBA.

Mes chers amis, on vous ordonne
Tout aujourd'hui de vous bien divertir.

TOUS.

A l'ordre que madame donne,
Sans peine l'on doit obéir;
Nous allons donc nous divertir,
Ah! quel plaisir, quel doux plaisir!

DELLA SPADA, *à Dona Barba.*

Chère parente, apprenez-nous donc bien vîte pourquoi nous avons rendez-vous dans cette brillante maison.

FLORETTA.

Je brûle d'impatience!....

NUGUEZ.

Vous saurez que vous êtes ici chez vous !...

DELLA SPADA.

Comment chez nous ! Dans la maison du seigneur don Gusman d'Alcantaras, grand d'Espagne, et l'un des premiers seigneurs de la Catalogne ?

NUGUEZ.

Oui, mes amis, chez vous, pour le moment !... pour la journée....

DELLA SPADA.

Dépêchons-nous alors de prendre possession : où est l'office ?...

DONA BARBA.

Une minute. Voyons d'abord si toute la famille est rassemblée.

DELLA SPADA.

Vite l'appel. — Nuguez, le maître-d'hôtel du seigneur don Gusman ! Le chef de la famille. (*Nuguez salue.*) Moi, della Spada Fora, le maître en fait d'armes le plus renommé de toute la province : une, deux, contre qui faut-il ?... (*Il se met en garde.*)

DONA BARBA, *lui relevant le bras.*

Doucement, il ne s'agit pas encore d'affaire d'honneur. Lopez, l'écrivain public.

LOPEZ.

Faut-il inventorier notre nouvelle possession ?

DONA BARBA.

Pas encore !... Floretta, ma nièce, la jeune couturière.

FLORETTA.

La plus élégante ! la plus à la mode ! Me voilà, ma tante ! (*Elle fait la révérence.*)

DONA BARBA.

Et moi, Dona Barba, sans me flatter, la lingère la plus considérée de toute la ville.

DELLA SPADA.

Vous voulez dire la plus considérable ?

DONA BARBA.

Enfin, Valcos, Torrez, Jago, Fabrice, Ambrosio, le serrurier, le tailleur, le pâtissier, le rôtisseur, tous les artistes employés par Nuguez pour le service de la maison de don Gusman ; en un mot, toute la famille...

DELLA SPADA.

Il ne manque ici que Julio, le peintre en bâtimens, qui ne va pas tarder ; et Diégo, le jeune cousin dont nous n'avons pas entendu parler depuis son départ pour les Indes.

FLORETTA, *soupirant.*

Voilà bientôt quatre ans !

DONA BARBA.

En les attendant, le seigneur Nuguez, un des maîtres-d'hôtel les plus distingués de la ville, homme d'esprit et qui parle bien, va vous instruire du motif pour lequel on nous rassemble ici.

TOUS.

Vous avez la parole, seigneur Nuguez.

NUGUEZ.

Il s'agit, mes amis, de ces deux seigneurs nouvellement arrivés des Grandes-Indes, chez qui nous nous transportâmes l'autre jour, pour tâcher d'avoir quelques renseignemens sur ce bon Diégo notre cousin, et qui nous firent fermer la porte par leurs valets, en nous déclarant qu'ils n'avoient rien à démêler avec des gens de notre espèce !

DELLA SPADA.

Sancta Barbara, si je ne m'étois contenu !

FLORETTA.

J'aurai long-temps cette porte fermée sur le cœur.

DONA BARBA.

Eh moi donc, une lingère en gros, établie.. me traiter comme si l'on n'étoit que.... mais.... grands Dieux!.. c'est un affront qui regarde toute la famille, qui demande vengeance.

NUGUEZ.

Eh bien, mes amis, l'occasion se présente : apprenez que ces deux seigneurs, si fiers et si vains, ne sont que deux aventuriers qui, sous des noms supposés, veulent se présenter au seigneur don Gusman, pour lui demander en mariage sa fille et sa nièce; ils lui ont écrit à ce sujet une lettre remplie d'impertinences, en annonçant pour aujourd'hui leur première visite. Don Gusman, prévenu à temps de leur projet, après avoir beaucoup ri de leur ridicule vanité, est parti pour une de ses terres, avec sa fille et sa nièce, en me chargeant de rassembler un certain nombre d'amis choisis, spirituels, aimables; enfin, tels que vous!.. capables de représenter dignement dans la maison, et de bien recevoir ces messieurs.

DELLA SPADA.

Qu'ils viennent à leur tour ! Mais pour tirer parti de l'aventure, il faudroit avoir quelques renseignemens, et savoir ce qu'ils sont.

NUGUEZ.

Vous le saurez ... Julio, sous un habit magnifique, et comme ami de don Gusman, est allé, par mon ordre, leur

faire part de l'impatience avec laquelle ils sont attendus. Le voici lui-même.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JULIO.

JULIO.

Me voilà, mes amis; j'ai tout découvert. Oh, vous allez bien rire! Après avoir fait dans les Indes une fortune assez brillante, le plus fripon de nos deux aventuriers, apprend que deux seigneurs Espagnols, de marque et de nom, viennent de périr dans un naufrage, dont le bruit est en effet venu jusqu'ici... Le hasard fait tomber entre ses mains une partie de leurs papiers. Il y voit que les seigneurs don Belflor et Alvarès, partis très-jeunes d'Espagne, reviennent, après dix ans d'absence, pour épouser la nièce et la fille de don Gusman. Le maître fripon détermine son camarade à revenir en Espagne se présenter à leur place. Ils font courir à leur arrivée, le bruit que les deux seigneurs que l'on a crus perdus se sont sauvés du naufrage; ce qui se trouve vrai sans qu'ils s'en doutent. — Mais vous ne savez pas le plus plaisant; je les connois; ils m'ont reconnu: jugez de ma surprise!

NUGUEZ.

Quel contre-temps!

JULIO.

Sans me déconcerter, je leur ai dit sur-le-champ que j'avois fait fortune aussi de mon côté.

TOUS.

Bien inventé!

JULIO.

Que je m'étois introduit près de don Gusman sous le nom de don Terribias. Ils m'ont promis de ne point me trahir, à condition que je les seconderois.

NUGUEZ.

Et qui sont-ils donc?

JULIO.

Le maître fripon s'appelle Picaros, ancien barbier-chirurgien, chevalier d'industrie, que j'ai connu jadis à Tolède, où il se distinguoit par toutes sortes de gentillesses.

TOUS.

Et l'autre?

JULIO.

C'est là ce qui va vous surprendre, vous étonner: je vous le donne en mille. Vous vous souvenez de ce bon Diégo, de ce petit cousin éloigné, que peu d'entre nous ont connu.

FLORETTA.

Excepté moi, qui l'aimois tant!

JULIO.

Qui fut jadis petit garçon mercier à Valladolid.

FLORETTA.

C'est dans cette ville qu'il devint amoureux de moi.

JULIO.

Qui partit pour aller chercher dans l'Inde une fortune qui lui manquoit dans ce pays, comme à tant d'autres.

FLORETTA.

Et qu'il vouloit à son retour mettre à mes pieds, disoit-il.

LOPEZ.

A qui nous fîmes parvenir de nos économies de quoi faire une petite pacotille.

FLORETTA.

J'avois donné ma croix d'or, tout ce que je possédois.....

JULIO.

Eh bien, ce bon Diégo, ce charmant parent que nous avons comblé de bienfaits, est un de ceux qui nous ont fait l'honneur de nous mettre à la porte quand nous allions demander de ses nouvelles avec tant d'intérêt!

TOUS.

Il se pourroit!

JULIO.

C'est lui qui vient, sous le nom de don Belflor, épouser la fille de don Gusman. Il nous dédaigne, il nous méprise à présent qu'il est riche.

NUGUEZ.

Il oublie que nous sommes la première cause de sa fortune!...

FLORETTA.

Qu'on laisse donc courir le monde à son amoureux!...

DELLA SPADA.

Voilà le moment de nous venger: il faut les recevoir comme ils nous ont reçus; leur fermer la porte.

JULIO.

Non, mes amis! Diégo ne se doute pas que ces honnêtes ouvriers qu'il a fait renvoyer hier sont ses parens, ses bienfaiteurs, que le hasard a réunis dans cette ville. A la simplicité de ses discours, je le crois encore

un honnête garçon que de mauvais conseils ont égaré ! J'ai même découvert que son camarade le vole, le dépouille chaque jour, et va le rendre victime d'une insigne friponnerie ! Si l'on pouvoit corriger Diégo, le débarrasser d'un faux ami qui le trompe !

FLORETTA.

Ah, ce seroit bien vu !

NUGUEZ.

Il faut donc les recevoir, et nous en amuser. Il me vient une idée. J'ai tout ce qu'il nous faut ! C'est moi qui suis ici le seigneur don Gusman.

TOUS.

C'est cela.

NUGUEZ.

Vous êtes encore ma société, mes amis : je vous donne à tous des habits, des terres, des châteaux, des maisons.

DELLA SPADA.

S'il pouvoit m'en rester une !.....

NUGUEZ.

Picaros veut épouser une jeune veuve, fraîche, riche, et jolie. Madame Barbe sera cette jeune veuve : elle est un peu mûre pour jouer ce rôle-là ; mais je l'embellis, je la rajeunis : de l'argent, beaucoup d'argent, la voilà charmante !

TOUS.

Vous êtes charmante.

BARBA.

Eh mais ! quoique d'un certain âge, on peut encore...

NUGUEZ.

Servir a faire repentir un impertinent de ses folles

prétentions. Ils ne peuvent tarder. Cédons-leur cette pièce, et suivez-moi tous à l'office, où nous allons achever de nous concerter.

DELLA SPADA.

Marche à l'office. De la gaieté, de l'esprit, de l'adresse; rendre un jeune homme honnête à l'amour, à la reconnoissance, à la vertu; punir et berner un audacieux fripon, c'est un but moral qui ne se trouve pas dans tous les plaisirs : hâtons-nous d'en profiter.

TOUS.

Dépêchons-nous. (*Ils sortent tous.*)

SCENE VI.

FLORETTA, *ramenant Nuguez.*

FLORETTA.

Écoutez donc, M. Nuguez. Vous n'avez parlé de personne pour faire le rôle de la demoiselle que Diégo vient épouser. Est-ce que vous croyez que je ne pourrois pas bien prendre le ton... les manières ?....

NUGUEZ.

Je m'en rapporte à vous; mais Diégo vous reconnoîtra tout de suite.....

FLORETTA.

Oh, ne craignez rien ! Il ne se doute pas que j'ai quitté la maison de mon père pour venir m'établir dans ce pays. Je suis bien grandie depuis quatre ans qu'il ne m'a vue. D'ailleurs, quand on a fait fortune une fois, vous

savez bien qu'on ne reconnoît plus ceux qu'on aimoit. C'est la règle.

NUGUEZ.

Mais êtes-vous bien sûre de ne pas vous trahir à la vue d'un amant ?

FLORETTA.

Un amant !... lui... J'étoufferai peut-être bien un peu : c'est vrai..... Mais je suis furieuse ; laissez-moi faire !.....

NUGUEZ.

Eh bien, vous serez des nôtres.

FLORETTA.

Oh que je suis contente !.... L'ingrat ! Ne plus penser à moi ! Ma bonne Floretta, me disoit-il avant de partir, n'en aime pas d'autre ; attends-moi : et moi je l'ai attendu. Ce n'est pas qu'on ne m'ait bien fait la cour ; mais je n'aimois que lui. Les voilà bien ces hommes ! .... Oh, si jamais j'en aime un seul à présent ! Qu'il me tarde de le voir ! Il étoit si gentil ! Qu'il doit être bien maintenant !

NUGUEZ.

Que dites-vous donc ?

FLORETTA, *pleurant presque.*

Que je veux me venger ! Que.....

NUGUEZ.

Mais aurez-vous des habits ?

FLORETTA, *gaiement.*

J'ai dix pratiques qui sont de ma taille... La robe d'une duchesse qui se marie.... Je veux l'essayer !..... Oh vous verrez !....

NUGUEZ.

Cela vous portera bonheur. Eh que sait-on ! vous allez

peut-être regagner son cœur, et devenir à votre tour une grande dame. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FLORETTA, *seule.*

Il se moque de moi M. Nuguez : quand on est devenu riche, on n'épouse pas comme cela les pauvres filles qui n'ont rien, et c'est bien triste, toujours ; car enfin,

AIR.

Fille qui désire,
Et qui long-temps soupire,
Languit dans la douleur ;
Et comme une rose,
Avant d'être éclose,
Bientôt perd sa fraîcheur.
Il pourra, sous de beaux habits,
Me croire une bien grande dame ;
Mais quand il saura qui je suis,
Voudra-t-il de moi pour sa femme?
Ah ! c'est bien triste à dix-huit ans,
Et quoiqu'on soit un peu gentille,
Si l'on n'en reste pas moins fille.
On se redit de temps en temps,
Fille qui désire, etc.
Avec des traits assez piquans,
Pauvre fillette à dix-huit ans,
Près d'elle fixe les amans :
On peut l'aimer avec ivresse,
Mais l'épouser c'est différent ;
Car en fait d'hymen à présent,
Le cœur, l'amour et la tendresse
Ne se comptent qu'après l'argent,
Et c'est bien triste assurément.

Car enfin:

Fille qui désire, etc.

DIEGO, *en dehors.*

Oh, eh ! oh, eh !

FLORETTA.

Oh ciel! .. c'est lui sans doute! .. Je sens redoubler ma colère; je crois pourtant que je l'aime encore.... Mais c'est égal, allons nous disposer de notre mieux; et tâchons de le faire bien enrager, puisqu'il s'avise de venir ici pour en épouser une autre que moi.

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE VIII.

PICAROS, DIEGO, *richement et ridiculement habillés.* FRANCISCO, *garçon de cuisine.*

PICAROS, *du ton le plus insolent.*

Oh! Eh! Oh! valets, laquais! En vérité je n'y conçois rien; nous faisons prévenir de notre arrivée, et nous sommes obligés de traverser la cour à pied: nous ne trouvons pour entrer qu'une porte bâtarde, un escalier dérobé...

DIEGO, *essayant de copier Picaros.*

Oui, qu'est-ce que c'est que cela? Pour qui nous prend-on?

FRANCISCO.

Me v'là, messieurs!

PICAROS.

Comment, pas un valet!

DIEGO.

Tu verras que nous serons obligés de nous annoncer nous-mêmes.

PICAROS.

Allons, que l'on nous conduise toujours dans le salon.

FRANCISCO.

Vous y êtes, messieurs, dans le salon.

PICAROS.

Mais c'est le vestibule.

FRANCISCO.

Pardonnez-moi.

DIEGO.

Tu ne m'apprendras peut-être pas à connoître un vestibule : on m'y a fait attendre assez de fois, lorsque....

PICAROS.

Paix donc.

FRANCISCO.

Les seigneurs que vous allez voir se tiennent toujours dans cette pièce....

PICAROS.

C'est différent. — Pars, et va nous chercher un de ces coquins de valets.

FRANCISCO.

J'y vais, messieurs... Ne vous impatientez pas !...

SCÈNE IX.

PICAROS, DIEGO.

PICAROS.

Les marauds seront allés s'enivrer au cabaret.

DIEGO.

Tu me rappelles mes beaux jours.

PICAROS.

Enfin, nous y voilà.

DIEGO.

Je ne te cache pas que la peur commence à me prendre !...

PICAROS.

Comment la peur !... Ne t'ai-je pas dit que les papiers

des seigneurs que nous remplaçons annonçoient qu'on ne les connoissoit pas? Donc on ne pourra nous reconnoître.

DIEGO.

Non ; mais si l'on alloit, après la noce !

PICAROS.

Eh morbleu, la dot ne sera-t-elle pas touchée? Le mariage achevé, tout sera fini. Nous avions de l'argent, il nous manque de grands noms, je t'en donne un superbe.

DIEGO.

Oui, don Belflor ! C'est un joli nom.

PICAROS.

J'en trouve un qui n'est pas moins beau : tu n'avois pour parens que de pauvres diables d'artisans ; — je te donne une famille illustre, et je ne désespère pas de te faire quelque jour grand'croix de la Calatrava.

DIEGO.

De la Gala.... comme tu voudras.

PICAROS.

Laisse donc de côté la crainte, la timidité ; mes spéculations n'ont-elles pas toujours été ingénieuses ?

DIEGO.

Oui, pour toi ; car tu n'avois rien quand nous sommes partis ! ...

PICAROS.

Comment, je n'avois rien ! Et ma pacotille ?

DIEGO.

Elle étoit belle ta pacotille : une petite caisse de pierres à fusil dont tu n'as pas tiré dix piastres.

PICAROS.

Et comptes tu pour rien mon industrie ? Nous mettons

en

en commun tes rubans, tes aiguilles et mon esprit: je fais valoir, j'achète, je revends, je trafique, et bientôt je te fais avoir un grand vaisseau chargé de mousseline, de canelle et de muscade.

DIEGO.

Oui, je le sais bien, pour cinquante mille écus de muscade; mais ce n'est plus à moi qu'elle appartient la muscade!

PICAROS.

A toi, à moi; entre amis, n'est-ce pas toujours la même chose?

DIEGO.

Alors, pourquoi m'as-tu fait faire un écrit par lequel je t'en reconnois le seul propriétaire?

PICAROS.

C'est vrai, tu m'as fait l'écrit, je l'ai là; — il est en règle. — Mais ne sommes-nous pas convenus qu'au moment de nous marier il falloit que chacun eût son bien séparément?

DIEGO.

C'est juste.

PICAROS.

Je fais donc le partage le plus avantageux.

DIEGO.

Oui, pour toi....

PICAROS.

Pas du tout. — Tu me cèdes ta part de la cargaison; mais tu me la cèdes moyennant cinquante mille livres comptant, que je te promets..... C'est quelque chose, j'espère!

DIEGO.

Oui, quand on les tient.... Pourquoi l'acte ne parle-t-il pas des cinquante mille livres?

PICAROS.

Cela se donne de la main à la main.

DIEGO, *tendant la main.*

Eh bien ! donne donc.

PICAROS.

Attends que j'aie vendu.... C'est comme si tu les avois.

DIEGO.

Je n'entendrai jamais cela.

PICAROS.

C'est que tu n'entends pas les affaires.

DIEGO, *se fâchant.*

C'est que tu les entends trop bien, toi !....

PICAROS.

Laisse-moi donc tranquille avec ta muscade.

DIEGO, *se fâchant encore plus.*

Il faut pourtant bien que tu me rendes en argent ou en nature.... car je n'aurois plus rien.

PICAROS, *impatienté.*

Je vais te prouver le contraire; car, en vérité..... Don Gusman possède une fille qui doit avoir plus de cent mille livres de dot. — Je pourrois la demander pour moi. — Je te la donne ! Donc c'est comme si je te donnois cent mille livres. Donc c'est cinquante mille francs que tu me redevrois à la rigueur; mais l'amitié !....

DIEGO.

La spéculation est bien si je touche la dot. Cependant, quoique ce mariage soit bien beau, — je sens que je regretterai toujours....

PICAROS.

Vas-tu me parler encore de cette petite cousine que

tu adorois avant d'être riche? — A quoi bon y penser? Ne t'ai-je pas dit que j'avois pris des informations, et qu'elle s'étoit mariée pendant ton absence?

DIEGO.

C'est là ce qui me fait le plus de peine! L'ingrate! Tiens, de dépit, je veux bien que tu fasses de moi tout-à-fait un grand seigneur.

PICAROS.

Allons, morbleu, de la noblesse dans l'âme; toise-moi celui-ci, ne regarde pas celui-là. L'air insolent.

DIEGO.

Je saurai t'imiter en tout.

PICAROS.

Non, c'est qu'au lieu de cela je t'ai vu cent fois sur le point de me trahir: tu te ranges quand on passe, tu te tais quand on parle, tu es poli avec tout le monde; tu n'as pas plus l'air d'un homme bien élevé....

DIEGO.

Que diable aussi tu me sermonnes toujours, comme si je ne commençois pas à me former!

SCENE X.

LES MÊMES, JULIO.

PICAROS.

ENFIN, voilà Julio.

JULIO.

Songez bien à m'appeler don Torribias.

DIEGO.

Oui, Torri.... Torti.... Ne crains rien.

PICAROS.

As-tu parlé de nous, comme nous en étions convenus ?....

TRIO.

En ces lieux, de votre présence,
On se promet un grand plaisir.

DIEGO.

J'en conçois la douce espérance :
Nous allons, grace à toi, beaucoup nous divertir.

PICAROS.

Ici, va-t-on bientôt se rendre ?

JULIO.

Dans un moment, ici l'on va se rendre ;
Chacun se range à son devoir ;
Et si l'on vous a fait attendre,
C'étoit pour mieux vous recevoir.

PICAROS.

Mais peins-nous donc nos prétendues,
Pour éviter tout embarras.

JULIO.

N'allez pas faire de bévue ;
La demoiselle à mille appas
La jeune nièce est encor belle :
On prétend même qu'autrefois
Alvarès, soumis à ses lois,
Dès quatorze ans brûloit pour elle :
Il faut en paroître amoureux !

PICAROS.

Je vais en paroître amoureux,
Et l'on ne m'en croira que mieux.

ENSEMBLE.

..., *à part.*

Cachons-leur bien la vérité ;
Le tour n'est pas mal inventé.

DIEGO, PICAROS.

Il a raison, en vérité.
Allons, allons, de la finesse ;
Conduisons-nous avec adresse :
Le tour est fort bien inventé.

JULIO.

J'ai dit de plus qu'en vous voyant paroître,
Je venois de vous reconnoître.

DIEGO.

Eh pour qui donc nous reconnoître?

PICAROS.

Oui, qu'il a su nous reconnoître
Pour Alvarès et don Belflor.
(*à Julio.*)
Mon cher, nous pourrons sans effort,
Te servir de même manière.

JULIO.

Non, cela n'est pas nécessaire;
Songeons uniquement à vous!
Oui, je dirai,
Je soutiendrai
Que c'est bien vous!

DIEGO, PICAROS.

Oui, tu diras,
Tu soutiendras
Que c'est bien nous!

ENSEMBLE.

JULIO, *à part.*
Cachons-leur bien la vérité;
Le tour n'est pas mal inventé.

PICAROS, DIEGO.
Il a raison, en vérité.
Allons, allons, de la finesse;
Conduisons-nous avec adresse:
Le tour est fort bien inventé.

JULIO.

Je vais prévenir que vous êtes arrivés.

PICAROS.

De crainte d'événement, tâche de les déterminer à signer le contrat dès aujourd'hui. — Fais valoir notre vaisseau, notre cargaison.....

DIEGO.

Cinquante mille écus de muscade! N'oublie pas cela.

JULIO, *à Picaros.*

Fort bien!... Songe sur-tout à paroître amoureux.

DIÉGO.

Passionné!... Sois tranquille.

(*Julio sort.*)

SCÈNE XI.

PICAROS, DIEGO.

PICAROS.

Allons; seigneur don Belflor; allons, mon ami, nos prétendues vont paroître: c'est ici qu'il faut se montrer, plaire, éblouir! Je ne me suis jamais senti plus en train!... Tu vas voir les réparties, les saillies, les bons mots!....

DIEGO, *s'animant.*

Tu m'enflammes, mon ami! Tu vas me voir aussi.

PICAROS.

Pour dieu, sur-tout, parle le moins que tu pourras!

DIEGO.

Je ferai mon possible.

PICAROS.

Tâche seulement de te présenter comme je t'ai montré.

DIEGO.

Je me suis étudié tantôt: n'ai-je pas vu la bonne compagnie, lorsque j'allois mon petit ballot sous le bras?... Vois: — j'entre delà, — je vais delà; je salue.

PICAROS.

Trop bas, mon ami, trop bas! Les gens comme il faut ne saluent plus de la sorte. Comme ceci, l'air protec-

teur, le ton tranchant !... Et te souviens-tu de ce que tu dois dire à la demoiselle?

DIEGO.

Attends le moment, je te surprendrai.

PICAROS.

Voyons, suppose que je sois la demoiselle.

DIEGO.

Je me présente, et je lui dis : Mademoiselle.....

DUO.

PICAROS.

Ce n'est pas çà : dis comme moi.

DIEGO.

Oui, mon ami ; oui, comme toi.

PICAROS.

En m'approchant tout doucement,
Je salue avec politesse ;
Je la regarde finement,
Et je lui dis avec tendresse :
Regarde bien.....

DIEGO.

Je n'en perds rien.

PICAROS.

Ecoute-moi, je t'en supplie :
Objet aimable, objet charmant,
De t'adorer toute la vie,
Je fais ici le doux serment.

DIEGO.

Ah ! mon ami, parfaitement !
Si je pouvois en faire autant,
Prendre sur-tout le même accent!
Oh ! je serois certain de plaire.

PICAROS.

Dis comme moi.

DIEGO.

Laisse-moi faire.
Regarde bien.

PICAROS.

Je n'en perds rien.

DIEGO, *enflant sa voix ridiculement.*

Ecoute-moi, je t'en supplie;
Objet aimable, objet charmant,
De t'adorer toute la vie,
Je fais ici le doux serment.

PICAROS.

Mais, mon ami, que dis-tu là?
Ce n'est pas çà, ce n'est pas çà.

DIEGO.

Comment! comment! ce n'est pas çà?

PICAROS.

Ecoute donc.

DIEGO.

Laisse-moi faire.

ENSEMBLE.

Objet aimable, objet charmant,
De t'adorer toute la vie,
Je fais ici le doux serment.

DIEGO.

Es-tu content?

PICAROS.

Oui, c'est bien çà.
Ce doux accent l'attendrira,
Notre projet réussira.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIO, NUGUEZ, *richement habillé.*

JULIO.

Je vous annonce don Gusman d'Alcantaras.

PICAROS.

Attention! les trois révérences! ayons l'air de tenir à l'étiquette. Le voici.

NUGUEZ, *entrant vivement.*

Où sont-ils? Par où sont-ils? Que je les presse dans mes bras, sur mon cœur! Mes amis, mes chers amis, que je vous embrasse!

DIEGO, *à part.*

Ouf! il m'a presqu'étouffé.

PICAROS.

C'est par politesse.

DIEGO.

Oh, comme il est honnête!

NUGUEZ.

Que j'ai de plaisir à vous voir! On vous avoit dit morts, noyés.... Que c'eût été dommage! Embrassons-nous encore!

DIEGO.

Monsieur, c'est nous qui...

PICAROS.

Laisse-moi parler.... Comme vous voyez, de notre côté, nous n'avons eu rien de plus empressé que de nous faire l'honneur de vous présenter notre visite.

DIEGO.

Oui, monsieur, mon camarade... mon ami et moi, nous étions fort empressés.

NUGUEZ *à Picaros.*

C'est à l'aimable don Belflor que j'ai l'avantage de parler, je le vois!...

PICAROS.

Non, monsieur; c'est celui-là.

NUGUEZ.

Ah, c'est celui-là!

DIEGO.

Oui, monsiour; et voici l'autre.

NUGUEZ.

C'est vrai : d'après le portrait qu'on m'avoit fait de vous, comment ai-je pu m'y tromper ? Voilà don Belflor en effet ; sa physionomie annonce de l'esprit, de la finesse, de la fierté....

DIEGO, *à Picaros.*

C'est singulier !... Que me disois-tu donc, toi ?....

NUGUEZ.

Voilà bien Alvarès : modestie, candeur, noblesse, un air de probité sur-tout.

PICAROS.

Pas du tout, monsieur ; pas du tout.

DIEGO, *s'avançant.*

Non monsieur, pas du tout.

PICAROS, *bas.*

Eh bien ?

DIEGO.

Je dis comme toi.

NUGUEZ.

Vous ne sauriez concevoir quelle joie s'est répandue dans nos cœurs et dans toute la maison, quand nous avons appris que vous aviez eu le bonheur d'échapper à ce naufrage.

DIEGO.

Sans cela nous n'aurions pas l'avantage en ce moment...

NUGUEZ.

C'est probable : mais vous ne me parlez pas de vos parens, de vos chers parens, que vous avez laissés...

DIEGO.

Ah ! mon oncle le....

NUGUEZ.

Don Belflor n'avoit pas d'oncle, mon ami...

PICAROS.

Peste! il vouloit dire sa tante...

DIEGO.

Oui, monsieur, ma tante.

NUGUEZ.

Je ne lui connoissois pas de tante.

PICAROS.

Pardon, monsieur, nous y reviendrons dans un autre instant.

NUGUEZ.

Je conçois : l'émotion... le naufrage... on oublie ses parens, ses amis... c'est si naturel!

DIEGO, *avec sentiment et s'oubliant.*

Les oublier! Non, monsieur, jamais....

PICAROS, *l'interrompant.*

Parlons, je vous prie...

NUGUEZ.

De ce qui doit intéresser vos cœurs : ma fille, ma nièce, deux femmes charmantes!

DIEGO.

Ah! monsieur, elles ont été toujours présentes à notre imagination.

PICAROS.

Pas mal!

NUGUEZ, *à Picaros.*

Avant votre départ, vous aviez, dit-on, pour ma nièce....

PICAROS.

Les sentimens les plus vifs! Je crains seulement qu'elle n'ait un peu de peine à me reconnoître après une si longue absence..... Combien je chéris l'heureux instant qui va me mettre en possession....

NUGUEZ.

De ses attraits!

PICAROS, *à part.*

Et de ses biens. (*Haut.*) Cette charmante... (*A part.*) Ah! mon dieu, je ne sais pas son nom!

NUGUEZ.

Je dois vous prévenir seulement que sur le bruit de votre mort, elle s'est vue dans l'obligation de se marier.

PICAROS *fait un geste de surprise.*

Comment!

NUGUEZ.

Ne vous chagrinez pas, elle est veuve en ce moment.

PICAROS.

A-t-elle hérité du défunt?

NUGUEZ.

De très-grands biens.

PICAROS.

Femme céleste! Je brûle de la voir! Et voilà mon ami qui ne dit rien, mais dont l'impatience est égale à la mienne.

DIEGO.

Oui, monsieur, mon impatience surpasse encore... Est-ce bien?

NUGUEZ.

Voilà précisément ma fille.

PICAROS.

Prends garde à toi.

DIEGO, *se redressant.*

J'y suis.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLORETTA.

FLORETTA, *richement et ridiculement parée.*

JE me rends à vos ordres, monsieur.... Mon père.... (*A part.*) O mon dieu ! Oui, c'est bien lui. (*A Nuguez.*) Hein ! comment trouvez-vous que cela m'aille ? La robe, une plume, et puis la queue : n'ai-je pas l'air tout-à-fait d'une dame ?

NUGUEZ.

Approchez, ma fille, et tenez-vous droite.

PICAROS, *bas.*

Elle est très-bien, je t'assure.

DIEGO, *à part.*

En vérité, voilà des traits qui me rappellent....

FLORETTA, *à part.*

Comment donc, il n'a pas trop mauvaise façon sous cet habit ! Prenons mon grand air.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

DIEGO.

On ne peut mieux lui ressembler.

FLORETTA.

Craignons ici de nous trouhler.

PICAROS, *à Nuguez.*

Veuillez, monsieur, le présenter.

NUGUEZ.

Je vais, monsieur, vous présenter.

FLORETTA, *à part.*

Hélas ! je n'en puis plus douter !

NUGUEZ.

Approchez-vous, ma chère fille.

PICAROS.

De combien d'attraits elle brille !

NUGUEZ.

Saluez monsieur poliment.

DIEGO, *fixant Floretta.*

En vérité, c'est étonnant!
Depuis long-temps.... En ce moment....

PICAROS.

Rappelle-toi le compliment.

DIEGO.

Ecoutez-moi, je vous supplie:
Objet aimable, objet charmant,
De vous aimer toute la vie,
Je fais ici le doux serment.

NUGUEZ.

Il est très-bien le compliment.

PICAROS, *à part.*

On est flatté du compliment.

FLORETTA, *à part.*

Ah! que je souffre en ce moment!

DIEGO, *fixant Floretta.*

En vérité, c'est étonnant.

NUGUEZ.

Répondez à ce compliment.

FLORETTA.

Autrefois.... Non, en ce moment,
Je vois avec enchantement,
La connoissance qu'à l'instant
Fait mon père en vous recevant.
J'ai su pour lui certainement
La desirer sincèrement,
Puisqu'elle me vaut maintenant
Le plaisir aussi de la vôtre. *(Elle fait une révérence gauche.)*

NUGUEZ.

D'honneur, ce compliment vaut l'autre.

PICAROS.

C'est avoir par trop de bonté.

FLORETTA.

Ah! que je souffre en vérité!

DIEGO.

Ce sont ses traits en vérité.

NUGUEZ, *à Diégo.*

N'est-il pas vrai qu'elle est charmante?

DIEGO.

Cette ressemblance m'enchante !

NUGUEZ.

Enchanté qu'elle vous enchante !

FLORETTA.

Il me trouve pourtant charmante !

PICAROS.

Reçois déjà mon compliment.

NUGUEZ, *à Picaros.*

A votre tour, que je m'empresse
De vous présenter à ma nièce.

JULIO.

Mon ami, tu vas voir la nièce.

PICAROS.

Mais je cherche en vain ses appas.

SCENE XIV.

LES MÊMES, BARBINA, DELLA SPADA, *à part.*

JULIO, *annonçant.*

La signora Barbina.

NUGUEZ.

Elle est avec monsieur son frère.

PICAROS.

Quoi ! la signora Barbina !...

JULIO.

Elle est avec monsieur son frère.

PICAROS.

Je ne lui savois pas ce nom.

NUGUEZ.

Ah ! c'est un petit nom de guerre.

FLORETTA.

Vous voulez dire un nom de terre?

NUGUEZ.

Oui, je veux dire un nom de terre,
Qu'on lui donne dans la maison.
Mais la voici.

PICAROS.

Quoi ! tout de bon !
Ce seroit là la jeune veuve?

BARBINA.

Est-ce monsieur ?

PICAROS.

Ah, quelle épreuve !
On la croiroit, avec raison,
Grand'mère de tout le canton.

DIEGO.

Veuillez, monsieur, le présenter.

BARBINA.

Ah, cet honneur doit me flatter !

NUGUEZ.

Veuillez approcher de madame.
Je vous présente un tendre amant,
Qui pour vous d'une vive flamme,
Brûla toujours sincèrement.

BARBINA.

Malgré l'absence ?

NUGUEZ.

Assurément.
Vous conviendrez qu'elle est charmante.

TOUS.

ENSEMBLE.

Elle est charmante !

PICAROS.

Elle m'enchante !

DIEGO.

Commence donc ton compliment.

TOUS.

Que sera-ce donc à présent !

PICAROS.

Ah, quelle femme ! ah, quel tourment !

TOUS.

Comme il enrage en ce moment !

FLORETTA.

Ah, que je souffre en ce moment !

FLORETTA, *à part.*

Il m'avoit oubliée ; mais je crois que je recommence à lui plaire. Faisons un peu la coquette.

NUGUEZ.

Mon ami, mon cher don Alvarès, je vois que ma nièce

nièce ne fait pas moins d'impression sur votre cœur que ma fille sur celui de don Belflor. Je suis tellement enchanté, que je ne veux pas différer d'un instant cette double union... Ma fille, allez donner l'ordre que l'on fasse venir sur-le-champ mon notaire.

PICAROS.

Mais, monsieur, un instant....

NUGUEZ.

Non, mon ami, je ne veux pas vous faire attendre. Allez, ma fille, et saluez.

FLORETTA.

J'y vais, mon père. Oh! mon Dieu! comme il m'a regardée !.... (*A part.*) Je resterois pourtant comme je suis là si j'étois sa femme! (*Elle sort.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ FLORETTA.

DIEGO, *bas à Picaros.*

Elle est charmante comme tout, mon ami.

PICAROS.

Mais vois donc la mienne.

NUGUEZ.

Ma chère nièce, vous voyez l'empressement de don Alvarès : répondez à votre tour à son impatience; il désire savoir si l'absence ne l'a point tout-à-fait effacé de votre cœur.

DONA BARBA.

Du tout.

TOUS.

Du tout.

DIEGO.

Tu lui plais!

DONA BARBA.

Et comment monsieur ne me plairoit-il pas! Je retrouve à la fois en lui, l'objet de mes premiers sentimens, toutes les graces de feu mon premier mari, tout l'esprit de feu mon second, toute la tournure de....

PICAROS.

O mon Dieu! Quoi! madame, vous vous êtes mariée seulement..... (*Barba fait un geste.*) Madame, madame, je ne mérite pas.....

NUGUEZ.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, vous méritez çà. Pas de modestie.

DIEGO.

Comme çà marche!

PICAROS, *à Nuguez.*

Monsieur, permettez donc..... C'est que je ne m'attendois pas à trouver dans madame votre nièce une jeune veuve de cet âge-là.

NUGUEZ, *froidement.*

Souffrez que je vous présente à son frère don Ambrosio della Sancta-Spada-Fora, homme un peu susceptible, très-singulier, mais brave au dernier point.

PICAROS, *à Spada.*

Monsieur, je suis ravi....

DELLA SPADA.

Je n'avois pas l'honneur de vous connoître avant votre départ; mais, sur votre réputation, je ne puis, monsieur, qu'être enchanté de vous voir épouser ma jeune sœur.

PICAROS, *à part.*

Un moment, c'est que je ne l'épouse plus ta jeune sœur. (*Haut.*) Permettez, monsieur, que je vous avoue avec franchise, que....

NUGUEZ.

Mon ami, si vous quittiez votre épée?

DELLA SPADA.

Quitter mon épée, corbleu! Vous savez bien que nous sommes inséparables. Le point d'honneur est, à mon gré, une chose si délicate, que l'on doit toujours se trouver prêt à venger le moindre affront qui nous est fait, soit dans notre personne, soit dans celle de nos proches. Ah! ah! ah! (*Il se met en garde.*)

DIEGO, *bas à Picaros.*

Peste! ne badinons pas; c'est un ferrailleur.

NUGUEZ.

Vous ne connoissiez pas ce parent-là?

PICAROS.

Non, monsieur, non.

NUGUEZ.

C'est lui qui venge tous les outrages que l'on fait à la famille. La botte sûre et le jeu brouillé!.... Du reste, avec ses amis, l'homme le plus doux.

SPADA.

Ventredieu! Monsieur, pardon.... Nous avons été interrompus..... Vous vouliez m'avouer que....

PICAROS.

Monsieur, que j'étois moi-même très-flatté, très-enchanté..... de l'occasion qui.... (*A part.*) Que le diable l'emporte!

SPADA.

Mais il me semble que pour un amant aussi passionné, vous ne parlez pas beaucoup à ma sœur.

PICAROS.

Pardonnez-moi, sa conversation est charmante. (*A part.*) Je ne sais que lui dire.

SCENE XVI.

LES MÊMES, FLORETTA, LOPEZ.

FLORETTA.

Voila le notaire.

PICAROS.

O ciel ! Déjà ?

LOPEZ.

Salut au seigneur don Gusman. Bonjour tout le monde. Comment va cette santé, dona Barba, votre rhumatisme, votre asthme, vos palpitations ?

PICAROS.

Grands Dieux, elle n'a que cela !

LOPEZ.

Ces messieurs sont apparemment les deux seigneurs que vous attendiez ?

DELLA SPADA.

Précisément.

DIEGO.

Oui, monsieur, les nouveaux débarqués, don Belflor et don Alvarès.

LOPEZ.

Jamais futurs ne m'ont paru mieux assortis !

PICAROS.

Quel compliment pour moi !

DELLA SPADA.

Vèntredieu ! monsieur le notaire, hâtez-vous d'assurer une si belle union.

PICAROS.

Un petit moment, monsieur; madame n'a pas donné son consentement.

DONA BARBA.

Que vous êtes pressant, monsieur; que vous êtes pressant!

PICAROS.

Non, madame, non.

DONA BARBA.

Impossible de vous résister! Je me rends.

TOUS.

Elle se rend.

NUGUEZ.

Vous avez son consentement, monsieur; vous l'avez.

TOUS.

Vous l'avez.

DIEGO.

Tu l'as, mon ami, tu l'as!

DELLA SPADA.

Allons, vîte le contrat; point d'obstacle; monsieur, point de rivaux!

PICAROS.

Je le crois bien! Mais je n'entends plus....

DELLA SPADA.

Ventredieu! monsieur, je crois que vous balancez?

PICAROS.

Non, monsieur, non; mais quand je voulois épouser madame.....

DELLA SPADA.

Ventrebleu! monsieur, détour que tout cela, détour! Ma sœur cesseroit-elle déjà de vous plaire?

PICAROS.

Au contraire, monsieur; mais j'ai des raisons....

DELLA SPADA.

Ventredieu! monsieur, des raisons!.... Après les sermens, les promesses que vous lui fîtes avant votre dé-

part..... Voulez-vous me mettre dans la cruelle nécessité de tirer la vengeance la plus éclatante ?

PICAROS.

Non, monsieur....

DELLA SPADA.

Compromettre une jeune personne de cette façon ! Savez-vous quelle est cette femme intéressante que vous offensez de la sorte ?

PICAROS.

Oui, monsieur, je le sais.

DELLA SPADA.

Non, monsieur, vous ne le savez pas. Savez-vous quelle est cette société respectable ?

PICAROS.

Oui, monsieur, je le sais.

DELLA SPADA.

Non, monsieur, vous ne le savez pas.

DIEGO, *bas.*

Dis que tu ne le sais pas.

PICAROS.

Eh bien ! monsieur, je ne le sais pas.

DELLA SPADA.

Vous vous conduiriez autrement.

DONA BARBA.

Quoi ! monsieur refuseroit.....

PICAROS.

Non, madame, non, je ne refuse pas. (*A part.*) Où diable nous sommes-nous fourrés ?

DELLA SPADA.

Pardon, monsieur, je croyois.... Sans cela, morbleu....

DIEGO, *à Picaros.*

Je t'asssure qu'elle a de petites graces, de la représentation ; tu t'y feras.

LOPEZ, *assis.*

Dans quels termes dresserons-nous l'acte ?

NUGUEZ.

Comme tous les titres ne sont pas encore rassemblés, nous nous contenterons pour le moment d'une promesse, avec dédit.

PICAROS, *à part.*

Si je pouvois ne pas l'épouser et tirer parti du dédit! Ah! mon ami, quelle idée! (*Haut.*) Ecrivez le dédit, monsieur le notaire, écrivez.....

LOPEZ.

J'ai toujours sur moi des actes en blanc: il ne faut que fixer la somme.....

NUGUEZ.

La bonne foi des contractans est si peu douteuse, que cinquante mille livres, en cette occasion, ne me paroissent pas une somme trop forte.

PICAROS.

Non, monsieur, non.

DELLA SPADA.

Je crois que madame ne risque rien.

PICAROS.

Ni moi non plus. (*A part.*) Cinquante mille livres! Mon affaire est sûre!.... Avant le mariage, je ferai savoir qui je suis : elle ne voudra plus de moi, et l'aimable famille sera forcée de me compter cinquante mille livres. Excellente spéculation!

LOPEZ.

Tout est prêt.

PICAROS.

Je signe aveuglément.

LOPEZ.

A vous, belle dame.

PICAROS.

Je garde le double.

NUGUEZ.

Maintenant, nous allons nous occuper de votre ami.

DIEGO.

A mon tour à présent.

NUGUEZ.

Il ne faut qu'obtenir le consentement de ma fille.

DIEGO.

Ah! mademoiselle, si j'avois ce bonheur !

FLORETTA, *sèchement.*

J'en suis fâchée, monsieur; mais je ne suis pas aussi prompte à me décider : il faut connoître un peu les gens avant de les épouser.

DIEGO.

Pourvu qu'elle n'aille pas me connoître trop.

NUGUEZ.

En attendant les signatures définitives, nous allons, messieurs, vous proposer quelques petits divertissemens auxquels vous ne vous attendez pas.

DIEGO, *à part.*

Que d'égards ! hein ?

NUGUEZ.

Nous vous offrirons dès ce soir une petite pièce de comédie de ma composition, faite à l'occasion de l'heureux événement....

DIEGO.

La comédie..., Que c'est délicat !

DONA BARBA.

Don Alvarès nous fera le plaisir d'y jouer un petit rôle.

PICAROS.

Je serai charmé de contribuer à vous amuser.

DELLA SPADA.

Vous nous amusez déjà beaucoup.

DONA BARBA.

Monsieur aime sûrement la chasse?

DIEGO.

Oui, beaucoup.

NUGUEZ.

Quand nous aurons eu le bonheur de posséder ces deux messieurs plus long-temps, nous nous empresserons de les faire chasser.

DIEGO.

Ma foi, tu m'avois bien dit qu'on se mettroit en frais pour nous. Je te remercie de m'avoir conduit ici.

NUGUEZ.

Pendant que nos jeunes gens vont rester ensemble, pour se connoître davantage, nous irons faire prendre au seigneur don Alvarès le costume du rôle qu'il doit remplir dans le divertissement.

PICAROS.

Avec plaisir.

SEPTUOR.

PICAROS, *à part.*

Je suis charmé maintenant de lui plaire:
Grace au dédit, pour moi c'est un bonheur;
Et son argent va, par un sort prospère,
Remplacer le don de son cœur.

NUGUEZ, *à Diégo.*

A votre tour tâchez de plaire;
Nous désirons combler vos vœux.

DIEGO.

Combler mes vœux! quel sort heureux!
Je ferai tout pour tâcher de lui plaire.
Si j'y parviens, quel sera mon bonheur!
Puissé-je, amour, par un destin prospère,
Te devoir le don de son cœur!

NUGUEZ.

Suivez mes pas, je vous supplie!
Pour mieux fêter un si beau jour,
Vous aurez à votre retour,
Le bal, le jeu, la comédie.
Nous revenons dans un instant.

FLORETTA, *à part.*

De me venger c'est le moment.

TOUS.

Nous revenons dans un moment.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

FLORETTA, DIEGO.

DIEGO, *à part.*

Approchons.

FLORETTA, *à part.*

Ne le regardons pas.

DIEGO.

Comme elle paroît fière ! Il faut que je débute par un joli compliment sur sa figure..... Mademoiselle.....

FLORETTA, *sèchement.*

Eh bien ! monsieur, qu'est-ce qu'il y a ?

DIEGO, *embarrassé.*

Vous avez là, mademoiselle, une robe qui vous sied à ravir !

FLORETTA, *à part.*

Je le crois bien ; c'est moi qui l'ai faite ! — Je l'ai mise exprès pour vous, monsieur.

DIEGO, *à part.*

Quelle attention !

FLORETTA, *à part.*

L'ingrat ! il ne voit que la robe ! Eh bien ! qu'il la regarde !

DIEGO.

Quelle tournure noble et distinguée !.... Mademoiselle.... (*Il marche sur la robe.*)

FLORETTA.

Prenez donc garde, monsieur.

DIEGO.

Ah ! mon Dieu ! pardon. — En vérité, plus je la re-

garde, et plus je crois retrouver en elle les traits, la voix..... — Mademoiselle, oserois-je vous demander s'il y a long-temps que vous êtes la fille de don Gusman d'Alcan....taras ?....

FLORETTA.

Comment, monsieur !

DIEGO.

Je me trompe, mademoiselle; monsieur votre père s'est-il toujours appelé don Gusman?

FLORETTA.

Est-ce que l'on ne vous auroit pas toujours appelé don Belflor? — Attrape.

DIEGO.

Pardon, mademoiselle; mais c'est qu'en vérité..... Quoi! vous ne reconnoissez pas celui qui....

FLORETTA.

Je ne reconnois personne, monsieur.

DIEGO, *à part.*

Je vais lui faire une autre question. — (*Haut.*) N'aviez-vous pas autrefois un amant ?

FLORETTA

Je ne me rappelle aucun amant, monsieur.

DIEGO.

Ce n'est pas elle.

FLORETTA.

Mais vous-même, monsieur, est-ce que vous auriez eu déjà quelqu'inclination ?.... Est-ce que vous oseriez venir me demander en mariage sans m'apporter un cœur dégagé de tout autre sentiment?

DIEGO.

Dégagé !.... Bien au contraire, mademoiselle.

FLORETTA.

Comment ! monsieur, vous en aimez une autre, et vous venez ....

DIEGO.

Non, mademoiselle, je voulois dire que je n'avois jamais aimé.

FLORETTA.

Quoi ! monsieur, vous osez dire que vous n'avez jamais aimé ?

DIEGO.

C'est-à-dire.... Tenez, mademoiselle, je ne veux pas vous tromper.... Eh bien oui, j'ai aimé ! vous me le rappelez.... J'ai aimé.... Ah ! Dieux ! comme j'ai aimé !...

FLORETTA.

Ah ! vous vous le rappelez.... Et vous avez aimé sans doute une bien grande dame ?

DIEGO.

Oui, mademoiselle, une dame....

DUO.

FLORETTA.

Elle étoit donc bien séduisante ?

DIEGO.

Comme vous, elle étoit charmante !
Vos yeux offrent avec les siens
Beaucoup de ressemblance.

FLORETTA.

Comment ! vous le croyez ainsi ?
Vous le pensez ?

DIEGO.

Oui, je le pense.
Je n'y vois qu'une différence.

FLORETTA.

Quelle étoit cette différence ?

DIEGO.

Ils regardoient plus tendrement.

FLORETTA.

Ils regardoient plus tendrement.
Vous le croyez ?

DIEGO.

Assurément !

FLORETTA.

Comme cela ?

DIEGO.

Plus tendrement !

FLORETTA.

C'étoit peut-être ainsi.

DIEGO.

Oh, oui !
C'étoit ainsi !
(*A part.*) Je crois la voir, je crois l'entendre !
C'est bien sa voix ! c'est bien son regard tendre !

FLORETTA, DIEGO, *ensemble.*

Je crois le voir, je crois l'entendre !

FLORETTA, *à part.*

Son embarras pourtant me touche.

DIEGO.

Je puis en dire autant de votre bouche ;
Elle offroit avec vous beaucoup de ressemblance.

FLORETTA.

Eh quoi ! vous le trouvez ainsi,
Vous le pensez ?

DIEGO.

Oui, je le pense.
Je n'y vois qu'une différence.

FLORETTA.

Quelle est donc cette différence ?

DIEGO.

Elle parloit plus tendrement.

FLORETTA.

Elle parloit plus tendrement.

DIEGO.

Et me disoit souvent : je t'aime !

FLORETTA.

Et vous disoit souvent : je.....

DIEGO.

T'aime !

ENSEMBLE.

Je t'aime !

DIEGO.

Plus tendrement.

FLORETTA.

Plus tendrement.

ENSEMBLE.

Je t'aime ! je t'aime !

DIEGO.

Oh, oui ! c'étoit ainsi !

FLORETTA.

Etoit-ce bien ainsi ?

ENSEMBLE.

Bonheur doux et suprême !
Oh, oui !
C'étoit ainsi !
Je crois le voir, je crois l'entendre !
etc.

FLORETTA.

Eh bien, monsieur, puisque vous aimez cette grande dame, pourquoi voulez-vous en épouser une autre ?

DIEGO.

Ah ! mademoiselle, si l'ingrate ne s'étoit pas mariée...

FLORETTA.

Et qui vous a dit qu'elle s'étoit mariée ?

DIEGO.

C'est mon ami qui s'est informé.

FLORETTA, *à part.*

Je m'en doutois ! on l'a trompé !..... Ce bon Diego ! (*Haut.*) Quoi ! mon ami....

DIEGO.

Votre ami ! Que dites-vous ?

(*On entend la sonnette.*)

FLORETTA, *à part.*

Ciel, j'allois me trahir ! (*Haut.*) On m'appelle, mon-

sieur, je suis obligée de vous quitter. (*A part.*) Il ne m'avoit pas oubliée. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

DIEGO, DELLA SPADA.

DIEGO.

Comme elle m'a regardé!... Un mot, un mot encore?... Elle me fuit! Elle a dit mon ami!... C'est elle; il n'en faut plus douter.... Mais comment se trouve-t-elle ici?... Ce nom, ces habits! Je ne puis rien concevoir : courons.

DELLA SPADA, *entrant.*

Un moment, monsieur; faites-moi le plaisir d'attendre là l'événement.

DIEGO.

Non, monsieur, c'est impossible! Elle a dit mon ami!

DELLA SPADA.

Ventredieu! monsieur, faites-moi le plaisir d'attendre ici l'événement.

DIEGO.

Monsieur, puisque cela peut vous faire plaisir, j'attendrai là l'événement.

DELLA SPADA.

Asseyez-vous, et ne dites mot.

SCENE XIX.

LES MÊMES, TOUTE LA FAMILLE, *mise comme au commencement de la pièce.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

NUGUEZ.

Accourez tous! accourez tous!

JULIO.

Dépêchez-vous! dépêchons-nous!

TOUS.

Ah ! quel dommage ! quel dommage !
Adieu fortune ! adieu crédit !
Adieu richesse ! adieu l'habit !

DIEGO.

Je n'entends rien à ce langage !

TOUS.

Dona Barba !

BARBA, *arrivant.*

Nous voilà tous !
Dépêchons-nous ! etc.
Ah ! quel dommage !
On s'y faisoit parfaitement.

DIEGO.

Du moins çà s'annonce gaiement.

NUGUEZ.

Dépêchons-nous, et point de grace.
Allons, amis, imitez-moi,
Et que chacun prenne la place
Et l'attribut de son emploi.

TOUS.

Non, point de grace, point de grace.

NUGUEZ.

Y sommes-nous ?

TOUS.

Nous y voilà !

J'ai l'attribut.

DIEGO.

Quel attribut !

(*Ils prennent tous les attributs de leurs métiers.*

TOUS.

C'est bien cela.

JULIA.

Demeurez là.

DELLA SPADA.

Vîte, sonnons : faites silence !
Voici le seigneur Alvarès.
Silence ! silence ! il s'avance !
Le voici : paix ! le voici : paix !
Et commençons la comédie.

TOUS.

Le voici : paix !

SCÈNE

DIEGO.

Quel singulier début !
Il porte aussi son attribut.

SCENE XX *et dernière.*

LES MÊMES, PICAROS *en habit de barbier espagnol.*

PICAROS.

Eh bien, nous voilà donc tous en costume ?

NUGUEZ.

Vous nous voyez prêts pour le divertissement que nous comptons vous donner.

PICAROS.

Vous allez me dire le sujet du petit proverbe.

NUGUEZ.

Le sujet ? Le voici : il s'agit de mettre en scène une aventure qui vient d'arriver tout récemment.

PICAROS.

Ah, c'est une anecdote !

NUGUEZ.

Positivement : deux jeunes gens qui n'avoient rien autrefois, se sont enrichis dans les Indes.

JULIO.

Il n'y a pas de mal à çà.

PICAROS.

Non sans doute.

DIEGO, *à part.*

C'est comme nous.

NUGUEZ.

L'un est un intrigant, un mauvais sujet, ancien barbier-chirurgien, chevalier d'industrie.

DIEGO, *à Picaros.*

Tiens, c'est comme toi !

NUGUEZ.

L'autre est un assez bon enfant, dupe du fripon: nous vous avons destiné le rôle du fripon.

PICAROS.

Messieurs, ce n'est pas là ce qui me convient.

DELLA SPADA.

Nous connoissons votre facilité : vous êtes le fripon !

PICAROS.

Comment ?

DIEGO.

Oui, tu es le fripon : tu fais le fripon ; le rôle.

PICAROS.

Ah, ah !

DELLA SPADA.

Vous avez un ami facile à duper.... vous lui avez surpris un écrit par lequel il renonce, en votre faveur, à la moitié d'une fortune acquise en commun.

DIEGO.

Diable.... çà ressemble un peu à ma muscade !

NUGUEZ.

Vous venez avec votre ami sous les noms de deux seigneurs que vous croyez morts.

PICAROS.

Et ils ne le sont pas?

NUGUEZ.

Vous l'avez dit : ils sont arrivés il y a quinze jours.

PICAROS.

Ah diable !

NUGUEZ.

Le bon garçon a une famille qui, dispersée d'abord, se trouve maintenant à Barcelonne.

DIEGO, *à part.*

O mon dieu! ce sont eux, je crois.

PICAROS.

Mais quel est donc votre rôle à vous, messieurs?

NUGUÉZ.

Notre rôle est de faire restituer à ce bon jeune homme, dupe de sa foiblesse, les cinquante mille livres dont vous voulez le dépouiller. Maintenant nous allons entrer dans l'action.

DIEGO.

L'action, mon ami! Prends garde à toi, tu es le fripon.

TOUS.

Oui, l'action.

PICAROS.

Messieurs, qu'entendez-vous par-là! Que voulez-vous dire?

TOUS.

C'est bien, monsieur, c'est bien!

DELLA SPADA.

Vous voilà dans la situation! Allons, mons Picaros! Abandonnez-vous!... La nature....

DIEGO.

Réponds donc; c'est à toi.

PICAROS.

A qui parlez-vous, monsieur? Expliquez-vous plus clairement.

TOUS.

A vous, mons Picaros!

DELLA SPADA.

Voilà le moment de vous montrer : un beau mouvement ! Voyez ce bon Diégo, la première cause de votre fortune.... Rendez-lui généreusement la cession que vos lui avez surprise.

PICAROS.

Comment ! Que dites-vous ?

DIEGO.

Ah çà, par exemple, tu ne diras pas....

PICAROS.

Nous sommes reconnus. Eh bien, c'est ce que je voulois.... Madame a signé le dédit, madame est majeure : elle payera les cinquante mille livres, ou elle m'épousera. Ah !

BARBA.

Il me semble que dona Barba la lingère peut bien, sans se mésallier....

PICAROS.

Quoi ! vous seriez....

DIEGO.

C'est ma tante, mon ami : tu vas épouser ma tante.

PICAROS.

Et ces messieurs sont ?...

JULIO.

Tous les parens de Diégo.

DIEGO.

Il se pourroit ! Ce sont eux...

NUGUEZ, *lui montrant Floretta qui entre.*

Voici Floretta, la petite couturière.

DIEGO, *à part.*

La voilà, j'en étois sûr. (*Haut.*) Elle n'est donc pas mariée?

FLORETTA.

Méchant ! ne vous avois-je pas promis de vous attendre?....

DIEGO.

Que me disois-tu donc, toi ?

PICAROS.

Je voulois t'empêcher de faire une sottise. Allons-nous-en.

DIEGO.

Quand je retrouve celle que j'aime ! Non, mon ami. Tu peux figurer dans le monde ; tu as de l'intrigue, de la finesse, tout ce qu'il faut pour y réussir; mais, moi, je suis un peu trop simple. Depuis que tu m'as lancé dans la société, j'ai fait l'impossible pour être aimable: j'ai fait des progrès, c'est vrai ; mais je m'ennuie, et j'aime mieux être heureux. Si mademoiselle Floretta veut bien encore m'épouser, je lui offrirai ce que je possède quand tu m'auras rendu l'écrit que tu m'as surpris.

PICAROS.

Messieurs, je n'ai rien surpris.

DELLA SPADA.

Ventredieu ! monsieur, songez-vous que vous avez fait un dédit ?

DONA BARBA.

Oui, oui, je le tiens ce dédit. Floretta est ma nièce ; et comme je suis majeure, vous paierez, mon petit ami, ou bien vous rendrez à Diégo....

DELLA SPADA.

A l'instant.

TOUS.

A l'instant.

DIEGO.

Allons, rends l'écrit, et tout s'arrangera.

PICAROS.

As-tu pu croire que je voulusse le garder? Le voilà ton écrit.

DIEGO.

Oh! j'étois bien tranquille, mais j'aime autant l'avoir. Allons, mon ami, ne te fâche pas. Les mauvaises sociétés t'ont fait du tort; reste avec nous: tu vois comme ces messieurs sont honnêtes, comme ils sont aimables! Ils te donneront de bons exemples, et tu finiras par devenir un galant homme.

PICAROS.

Croyez-vous que cela soit possible? Allons, messieurs, je vous pardonne le tour en faveur de la gaieté. Je serai de la noce, et j'en ferai même les frais, si vous permettez.

TOUS.

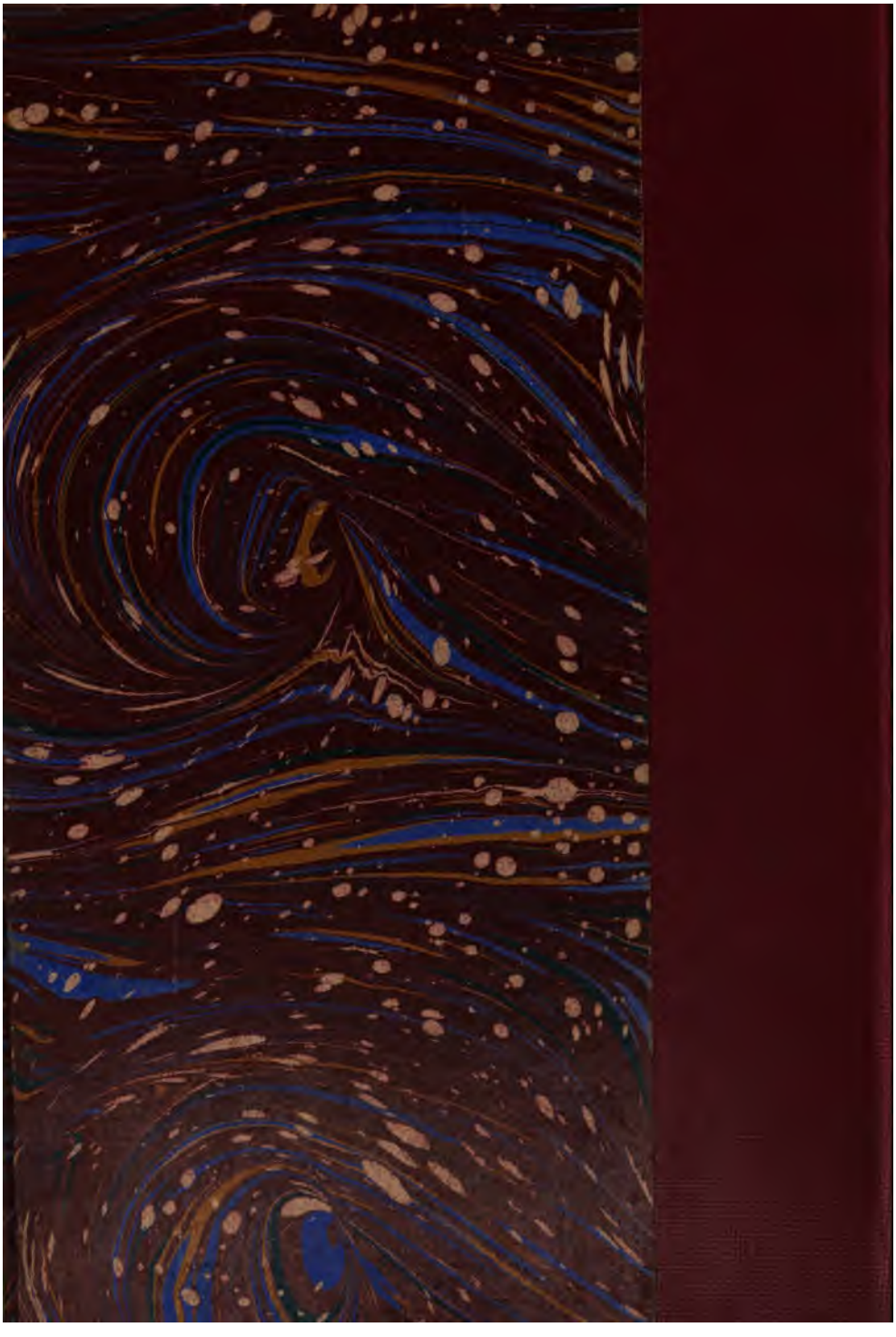
Nous permettons!

DIEGO, *à Picaros.*

Tu feras comme moi, tu te marieras; une bonne femme achèvera de te corriger. (*A Floretta.*) C'est aujourd'hui que je sens le prix de la fortune, puisqu'elle peut servir à rendre heureux ce qu'on aime!....

CŒUR FINAL.

Le vrai bonheur
Nous vient du cœur,
Et la tendresse
Vaut encor mieux,
Rend plus heureux
Que la richesse.

FIN.

551034